D'autres narguèrent l'administrateur provisoire de notre moulin en répétant leurs visites. Ils allégèrent nos afflictions.

Plus tard, durant «la guerre d'Algérie», vous notez «le FLN ne cessa de rappeler que les juifs sont les vrais autochtones». Pourquoi, selon vous, durant la lutte pour l'indépendance nationale de l'Algérie, cette appartenance n'a-t-elle trouvé écho que chez quelques héroïques personnalités d'origine juive de la mouvance libérale ou dans les rangs du Parti communiste algérien ?

C'est vrai, le FLN parlait des juifs comme de véritables autochtones. Combien ai-je reçu de tracts dans ce sens et de paroles d'amis. Jean Daniel ne se voulait-il pas plus Algérien que Sénac parce qu'il s'appelait Ben Saïd ?

Un tract de la Wilaya IV affirmait que «parmi les spécialistes de "la question" actuellement en Algérie, on retrouve des hommes qui ont fait leurs classes sur des victimes israélites des camps d'Auschwitz et de Mauthausen». Certes, quelques juifs rejoignirent le FLN dans les maquis. Mais la grande majorité se voulait française et resta attentiste, mis à part quelques forcenés qui optèrent pour l'OAS. J'ai longtemps cru aux tracts reçus. J'avais lu *Sur ce rivage* de Vercors où des hommes de l'ombre deviennent tortionnaires.

Dans votre essai, vous rappelez le témoignage de Jacques Laïk sur son arrestation : «Je n'oublie pas un instant que mes heures les plus extraordinaires furent celles d'Algérie dans la pierre de ma cellule, à Barberousse, au-dessus des condamnés à mort criant leur foi et leur liberté.»

Y a-t-il eu en Algérie des juifs libéraux? J'en fus. Leur comité a pour organe d'expression celui de la Fédération et pour journal *L'Espoir.*

Chez eux, les convictions sont sûres, les actes sont souvent incertains et parfois courageux. Ainsi Jacques Laïk, professeur au lycée Bugeaud, fut arrêté pour avoir hébergé une amie communiste et corrigé un tract intitulé *Un groupe d'Israélites de Constantine vous parle* rédigé par le PCA. On l'écroua à Barberousse. Sitôt élargi, il m'écrira les mots que vous rapportez. Pensait-il à Ferradj et Zabana ?

Dans *Récits d'une longue patience*, Daniel Timsit débutera son récit par les plus beaux jours de sa vie : la prison.

N'oublions pas que le I4 janvier I956, au 115 de la rue Michelet, les présidents de l'Ugema, de la Fédération protestante et des étudiants juifs confrontaient leurs idées avec loyauté et détermination. Un de leur professeur payera son engagement d'homme libre.

Vous-mêmes, en vous engageant en faveur de la cause algérienne, vous dites «j'ai refusé la conjuration du silence» pour vous retrouver entre deux feux : «Suspecté par ceux que j'avais abandonnés et rejeté par ceux que j'avais choisis, j'ai dû céder la place sans jamais regretter mon engagement.» Or, en vous mariant en 1961, vous aviez l'intention de «Vivre Algérien en Algérie» alors que l'OAS fait encore régner la terreur à Alger… Parlez-nous de ces premières journées de l'indépendance où vous teniez un bureau de vote...

Dans un courrier du 22 novembre I958, Farès m'écrit que «l'histoire jugera ceux qui se sont fait complices de cette escroquerie morale préférant la chirurgie à l'aspirine». Depuis longtemps ma décision était prise : lutter contre ceux qui voulaient le pays à leurs bottes, prêts à mourir pour lui, mais ailleurs de préférence. Comme l'écrit Pierre Nora dans *Les Français d'Algérie*, j'étais de ceux qui «au lieu de vivre l'éternel passé ont préparé l'avenir où ils sentent qu'ils n'auront pas leur place».

J'ai milité pour cet avenir. Quand j'épouse Gisèle, la nièce du grand rabbin Choukroun assassiné à Médéa, elle n'ignore rien de mes intentions. Elle enseignera aux plus petits d'une école médéenne sans jamais déserter cette ville où je tiens un bureau de vote le 1er juillet 1962. C'est la victoire massive du OUI. Ma patrie est née ce jour-là.

Le lendemain c'est la fête en Algérie. En un rien de temps, les drapeaux sont déployés, les balles sifflent dans tous les sens. Les cafés maures diffusent *Kassaman*. Dans les voitures et camions réquisitionnés, djounoud et fellahs sillonnent la ville, fusils, haches, serpes et bâtons brandis sous les youyous des femmes à leurs fenêtres. Le peuple des rues prend possession de sa terre et de son histoire tandis que les biens vacants sont squattés, les fermes occupées et les vignes arrachées. Des enseignants arriveront en masse du Caire et des infirmiers yougoslaves et bulgares usurperont le titre de médecin. Notre hôpital n'est plus que l'antichambre de la mort. Deux pharmacies subsistent encore dont celle de mon oncle Edmé.

C'est l'heure des grands enthousiasmes chantés par Jean Sénac. Or, pour vous, le festin tourne à la désillusion. «Nous serons nombreux à payer les fautes que nous aurons pourtant combattues», avait prédit le même Sénac. La nationalisation du moulin familial et autres désagréments inattendus finiront par vous pousser inexorablement à «changer de rivage».Vous ne dites pas «rapatriés» mais «dépatriés». Où est la nuance pour vous en quittant «une terre possible» pour «une terre permise» ?

Comme était vraie la prédiction de Sénac ! On ne voulait pas de moi comme Algérien. On «nationalisa» le moulin, m'interdisant d'y accéder. En août I964, nous quittons l'Algérie. Nous étions de ce «petit reste» dont parle Mandouze dans ses *Mémoires d'outre-siècle*. Nous n'avions plus notre place sur la terre de nos ancêtres. Changer de rivage. Se déprendre de sa terre natale. Parmi les rapatriés je me voulais «dépatrié», hors patrie. Des amis m'écrivent de là-bas ou viennent jusqu'à moi. À leurs semelles, notre terre.

Votre arrivée en France, à Marseille, en particulier ?

En Algérie je lisais déjà *Marsiho* d'André Suarès qui du balcon de Notre-Dame-de-la-Garde nous conviait à découvrir les splendeurs et les misères de sa ville.

Errant du Vieux Port à la Porte d'Aix, j'étais à l'écoute du parler marseillais, du «pataouète» des pieds-noirs et des mots arabes toujours enrobés de miel et d'épices. Embauché par une mutuelle d'assurances, j'arpentais la ville pour vendre ses contrats. Passant régulièrement devant le siège d'une compagnie maritime, je revoyais les encarts publicitaires des «Cahiers du Sud» qui couchaient sur papier glacé des bateaux où j'embarquais pour d'impossibles rêves et m'ancrais chez les poètes, confirmés ou en devenir, que la revue publiait.

Comment avez-vous vécu ces 50 dernières années ? Votre rencontre avec Hamid Nacer-Khodja ?

En activité ou retraité, j'ai lu et relu des tas de livres, ne prenant la plume que pour écrire des poèmes, correspondre avec des amis comme Vercors ou des écrivains découverts au gré de mes choix. C'est ainsi qu'après avoir lu *Visage d'Algérie* de Jean Sénac, je m'empresse d'écrire au documentaliste qui a su capter à merveille les regards du poète sur l'art. Hamid Nacer-Khodja habite Djelfa où Gisèle est née. Déjà treize années de connivence et d'amitié. Quand il soutint sa thèse sur Sénac, à l'université de Montpellier, nous sommes présents pour l'encourager. D'autres assistent à la soutenance comme Xuereb, un ancien du «Cercle Lélian» que j'ai connu à Alger, ou des poètes encore ignorés comme Hamid Tibouchi ou Majid Khaouah. Le professeur Guy Dugas m'interroge sur l'Algérie. Il me proposera par la suite d'écrire un article sur le moulin de Médéa paru dans *Doux souvenirs d'Algérie*.

Que concluez-vous de l'expérience de réunir en un seul ouvrage deux recueils de deux poètes ?

Devenu mon ami, Hamid Nacer-Khodja, de passage à Marseille, ne cessa de farfouiller dans ce qu'il appelle «la caverne d'Ali Baba» à la recherche d'un livre sur l'Algérie ou d'un bouquin de Sénac, de Camus, de Roblès ou de Jules Roy. Je lui dois beaucoup et en particulier notre recueil publié à Alger, mon rêve ! C'est lui qui en fut le maître-d'œuvre. Il tenait à mélanger nos encres et nos voix des deux rives. Hamid Tibouchi y ajouta quelques coups de pinceau.

Ainsi naquit *La profonde terre du verbe aimer*. Ce petit livre est un pont jeté entre ma terre natale et ma terre d'accueil, entre une «terre possible» et une terre permise, ce que René Char appelle les «deux rivages de la vérité».

A. K.

***** In *Tombeau pour Jean Sénac*, éditions Aden, ouvrage collectif sous la direction de Hamid Nacer-Khodja.

ELLE A ÉTÉ PRÉSENTÉE AU THÉÂTRE RÉGIONAL DE CONSTANTINE

La pièce *Al Khalifa* longuement ovationnée

La pièce *Al Khalifa* du Théâtre régional Abdelmalek-Bouguermouh de Béjaïa et dont la générale a été présentée, jeudi soir, au Théâtre régional de Constantine, a été chaleureusement et longuement ovationnée par le public. Traduite en arabe dialectal par Nadjet Tabour et mise en scène par Elsa Hamnane, cette œuvre a plongé le public dans une profonde réflexion autour des notions de liberté, d'intérêts et d'attrait du pouvoir, et cela tout au long d'un spectacle très mouvant et avec des acteurs occupant toute la scène. Le rideau s'ouvre sur Al Tyr, un monarque tout à la fois aimé et détesté et dont la succession aiguise les appétits des partisans et des opposants, ce qui ouvre la voie à une course effrénée au pouvoir. Le souverain voit alors défiler un florilège de courtisans se surpassant pour se présenter comme le futur monarque idéal, se vantant de leur talent de politiciens exceptionnels et de leur vision d'un royaume baignant dans l'opulence et le bien-être.

Utilisant adroitement la gestuelle, jouant sur les mots et les situations, dans un décor en constant mouvement, donnant sur un palais puis sur une rue, les deux frères Kaïs et Adam semblent être les mieux placés pour le trône. Kaïs ne présentant aucune étoffe de gouvernant, il doit obéir à sa mère. Celle-ci a peur de perdre ses privilèges, d'autant que son autre fils Adam, le marginalisé — bien qu'il ait tout d'un leader, a des idées «bizarres» de liberté et de démocratie.

Quand le débat atteint son paroxysme, Al Tyr apparaît au soir du carnaval où le peuple, autorisé enfin à dire «le fond de sa pensée», est surpris d'apprendre qu'Adam est le fils caché du roi. Le rideau tombe sur une fin ouverte où, entre ombre et lumière, des acteurs pleins de talent et d'énergie, portant des masques, s'interrogent et interpellent les spectateurs sur qui sera finalement le calife. Après le spectacle, Elsa Hamnane —également auteure de la pièce — a précisé que *Al Khalifa*, loin de se scléroser à un seul modèle politique, a au contraire «présenté un sujet universel par le moyen d'un spectacle à travers lequel le spectateur s'identifie à des époques différentes et se fait sa propre opinion». Inscrite dans le cadre des activités du département Théâtre de la manifestation «Constantine capitale de la culture arabe 2015», la pièce *Al Khalifa* sera présentée dans les jours qui viennent dans plusieurs wilayas.

Actucult

AUDITORIUM DU PALAIS DE LA CULTURE MOUFDI-ZAKARIA, ALGER
Jeudi 17 septembre : Projection du film *Le Puits de* Lotfi Bouchouchi.

PALAIS DE LA CULTURE MALEK-HADDAD, CONSTANTINE
Jusqu'au 10 octobre : Exposition «Douleur» (peinture et scuplture) des artistes Moulay Taleb Abdellah et Benazouz Noureddine.
Jusqu'au 10 octobre : Exposition sur «Le chant spirituel constantinois».

SALLE DES SPECTACLE AHMED-BEY, CONSTANTINE
Du 15 au 18 septembre : à 17 h Journées culturelles du Sultanat d'Oman.

PARKING DE L'HYPERMARCHÉ UNO, AÏN DEFLA
Jusqu'au 30 septembre : Cirque Amar El Floreligio.

THÉÂTRE NATIONAL ALGÉRIEN MAHIEDDINE-BACHTARZI, ALGER
Jusqu'au 19 septembre : 7e édition du Festival culturel international de musique symphonique.

MAISON DE LA CULTURE MOUBAREK-EL-MILI, MILA
Jusqu'au 17 septembre : Festival de la musique spirituelle soufie.

MUSÉE NATIONAL DU BARDO, ALGER
Jusqu'au 15 septembre : 3e édition de l'exposition collective «Al-Tibak».

PALAIS DE LA CULTURE MOHAMED-LAÏD AL KHALIFA, CONSTANTINE
Jusqu'au 15 septembre : Exposition rétrospective de l'artiste peintre Bachir Belounis.
Jusqu'au 10 octobre : «Les arts visuels», exposition collective des artistes de l'Est.